NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

94 N° 6 1972

L'avenir et le passé du monachisme. À propos d'un centenaire: Maredsous 1872-1972

Olivier ROUSSEAU (osb)

p. 604 - 619

https://www.nrt.be/fr/articles/l-avenir-et-le-passe-du-monachisme-a-propos-d-un-centenaire-maredsous-1872-1972-1281

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

L'avenir et le passé du monachisme

A PROPOS D'UN CENTENAIRE : MAREDSOUS 1872-1972

Ante et retro oculata, disait saint Bernard en parlant de l'Eglise : « le regard tourné vers l'avenir et vers le passé »[1]. Une institution d'Eglise comme un monastère qui arrive à célébrer le centenaire de son existence et continue de vivre, ne peut s'empêcher de se mirer dans cette double vision. *Ante* : et l'on tentera de définir ce qu'on appelle aujourd'hui « la prospective », dans les conditions actuelles d'un monde en proie à un mouvement accéléré, que l'on veut mesurer à partir de l'avenir. *Retro* : et l'on cherchera à mettre en valeur la richesse de cent années de cette vie bénédictine dont la vocation a été dans l'Eglise, depuis des siècles, de rendre au passé une vitalité dans le présent, de le faire résonner dans une société qui change et de le rendre fécond. La Règle bénédictine est un document du VI[e] siècle. D'une part on ne pourra le comprendre qu'en se resituant dans ce milieu et en le faisant vibrer de nouveau dans l'aujourd'hui — premier labeur — ; d'autre part il a un équilibre spirituel qui vaudra toujours : aux moines de tous les temps de s'en nourrir, fût-ce à la sueur de leur front — second labeur[2].

Est-ce une gageure que de se chercher une place entre ces deux extrêmes si distendus : l'avenir vu en prospective et le passé dans sa reviviscence ? La tentation n'est-elle pas grande de laisser tomber le passé ? On lit dans les Apophtegmes : « Un ancien disait : cette génération passe son temps à s'occuper de l'avenir. Elle ne vit plus ». Berdjaev, devant les perspectives marxistes, a parlé, lui aussi, d'une « divinisation du futur aux dépens du passé et du présent »[3]. Or vivre, c'est durer, et il y a un substrat à la durée. Dans l'Eglise, ce substrat, c'est le corps-du-Christ-qui-ne-meurt-plus. Peut-on parler d'une « nouvelle Eglise » ? Quant aux monastères, ils peuvent mourir et ils meurent. Mais la vie monastique le pourra-t-elle ? L'Esprit demeure dans l'Eglise et il souffle. C'est lui le maître de l'engagement monastique. C'est par lui que le Christ appelle, et le *sursum* de son appel a toujours été le détachement des biens de ce monde, tout le reste étant, en conséquence, « accordé par surcroît » (*Mt 6*, 33).

---

1. *In Cant. Serm.* 62, *PL* 103, 1075 (cité souvent par le P. Y. Congar).
2. Cf. J. Leclercq, O.S.B., *Evangile et culture dans la tradition bénédictine,* dans *NRT*, 1972, 171-182.
3. N. Berdiaeff, *Le sens de l'Histoire,* Paris, 1948, p. 169.

Les problèmes qui semblent s'amorcer autour du centenaire de Maredsous tournent autour de ces questions. *Ante et Retro* sont-ils encore possibles ? Et que serait un *Ante* sans un *Retro* ? Un coup d'œil rapide sur le passé de Maredsous et ses variations nous acheminera, après un bref arrêt sur le futur, à considérer rapidement ce qu'en l'occurrence nous pouvons apprendre de l'histoire.

*
* *

Lorsque les moines beuroniens vinrent de la Forêt Noire, il y a cent ans, se fixer sur le plateau de Maredsous, ils étaient dans toute la ferveur de leur idéal : « Restaurer l'Ordre de S. Benoît sur les bases des vraies traditions bénédictines, rétablir l'Office divin dans toute son ampleur et intelligence comme premier fondement de cette œuvre, appliquer au travail monastique la largeur de vue qu'il apportait dans la culture des lettres et des sciences, avant tout faire de leur abbaye un centre intense de vie ascétique » [4]. Sans doute n'était-ce pas l'ascèse-but ni même l'ascèse tout court des Pères des déserts, laquelle, du moins dans sa présentation habituelle, ne met pas assez à l'avant-plan la méditation des mystères de la foi, comme on l'a fait si bien à Maredsous depuis les origines. Mais elle tenait tout de même une place de choix dans la vie imprégnée d'une austérité bienfaisante, faite d'amour de Dieu et de vigilance.

Le programme de la restauration beuronienne avait été tracé par le fondateur Maur Wolter, dans ses *Elementa Vitae Monasticae* composés à la demande de plusieurs Abbés de l'Ordre en 1868 en vue du premier Concile du Vatican [5]. Dans ce livre, saint Benoît apparaît comme le *staretz* par excellence, dont on attend la direction spirituelle pour soutenir, à quatorze siècles de distance, les générations contemporaines avides de marcher à la suite du Christ — comme nous pouvons l'attendre nous-mêmes pour notre temps. Car c'est bien de cela que parlait Maur Wolter en présentant son ouvrage et en rappelant cette parole de Jésus au chercheur du Royaume sur qui il avait jeté un regard d'amour : « Viens, suis-moi » (*Mc 10*, 21). Dans son contexte évangélique, il est vrai, cette parole n'eut point l'écho qu'on eût pu croire : *abiit tristis*. C'est dans la tristesse que l'appelé se récusa. Il fallut attendre deux siècles et demi de maturation des charismes pour que la réponse au « Si tu veux être parfait » de l'évangile (*Mt 19*, 21) se manifestât sans réticence sous sa forme éprouvée, dans un geste enthousiaste, et pour que le

4. D. U. BERLIÈRE, dans *Rev. bén.*, 1894, 482.
5. Cf. l'édition ornée de textes patristiques recueillis par les moines de Maredsous, Bruges, 1880, p. VI.

« Père des moines », comme on aime appeler saint Antoine le Grand, en fasse l'application à sa propre vie « en abandonnant tout jusqu'à se retirer dans les déserts », dans ceux de son pays, l'Egypte. Acte de foi absolue, comme tout élan humain généreux basé sur la parole de Dieu, préparé par l'exemple des ascètes et des vierges des premières communautés et par celui des martyrs. Acte de totale liberté aussi, de cette liberté en laquelle on a vu l'amour même de Dieu « allant jusqu'à s'aliéner une part de sa liberté en créant l'homme libre » [6] — liberté dont la perception la plus profonde semble bien avoir été ressentie par les penseurs russes du XIX[e] siècle et que Luther lui-même appréciait tant chez saint Antoine [7] — acte de souveraine liberté pour aller plus sûrement à la suite du Christ. Il est particulièrement nécessaire de souligner aujourd'hui cet aspect fondamental de la libération polarisée par la *sequela Christi* — et non par quelque autre idéal — dans les catégories modernes de la recherche religieuse, d'autant plus qu'une certaine dépréciation de la foi, amoindrie par un alignement sur des données trop sociologiques, rend attrayantes les religions non-chrétiennes, en lesquelles on croit trouver plus de fraîcheur. « Pour être vraiment moines, a dit récemment un jeune cistercien dans un colloque, nous devrions pouvoir dire que nous le serions si nous n'avions jamais entendu parler du Christ » [8]. Sans doute comprend-on ce que cela veut dire, mais il faut reconnaître la maladresse de cette formule, car c'est toujours le Christ qui appelle et nul ne peut venir à lui « si le Père ne l'a attiré » (*Jn 6,* 44). Sans doute aussi au fond de tous les ascétismes y a-t-il une tendance humaine fondamentale, mais qu'est-elle en face de sa « transfiguration » par le christianisme [9] ?

Après Antoine et ses successeurs en Orient, Benoît prendra en Occident la relève. A Subiaco d'abord, puis au Mont Cassin, suivant la formule de la Règle : « Se renoncer soi-même pour suivre le Christ » (ch. IV). C'est à l'amour du Christ que finalement tout se réfère.

C'est sous ce signe-là que s'inaugurait en 1872 l'Abbaye de Saint-Benoît de Maredsous, réplique modeste, au XIX[e] siècle, du célèbre monastère de Campanie, *Casinus belgulus,* comme une inscription versifiée de dom Morin, recouverte aujourd'hui de chaux, le rappe-

---

6. R. Guardini, cité par H. U. von Balthasar, *Romano Guardini,* trad. E. Rideau. Paris, 1972, p. 42 (cf. *La Croix, 27-28* févr. 1972).

7. Dans son traité pourtant bien dur contre les vœux monastiques : « Saint Antoine, le Père des moines, et l'initiateur de la vie monastique (...) qui vécut libre dans le désert, librement dans le célibat, à l'image de l'Evangile (Liber incoluit desertum et liber celebs vixit, juxta formam evangelii) » : *Martin Luthers Werke,* éd. Weimar, 1889, t. VIII, p. 578.

8. *Collect. Cisterc.,* 1972, 71.

9. Cf. C. Lialine, *Monachisme oriental et monachisme occidental,* dans *Irénikon,* 1960, 436.

lait joliment en son temps sur les murs de l'église abbatiale. Beaucoup de noms obscurs de saints moines qui ont vécu à Maredsous sont inscrits indélébiles dans le cloître ; ils y sont les témoignages muets d'une donation totale d'eux-mêmes.

Or, dans le cadre de l'actuel Maredsous, saint Benoît n'a-t-il pas perdu de sa couleur et de son prestige ? Bien que son pèlerinage existe toujours, ne croit-on pas un peu moins en sa Règle — dont on a toujours su qu'elle n'était qu'un arrangement génial des données de la tradition antérieure —, depuis qu'elle a été repérée récemment comme le résumé — disons même un plagiat — d'un auteur inconnu ? Pourtant, entre la première réponse des moines des déserts et sa continuation en Occident, il y eut, malgré les évolutions, la respiration d'un même souffle. De ces premiers solitaires, a-t-on écrit, « sortent tous les moines chrétiens, hommes ou femmes, qui jamais furent et qui jamais seront. Dans la longue expérience qu'ils risquèrent à la frontière des deux mondes, celui d'ici-bas et celui de là-haut, ils apportèrent un ascétisme et une mystique qui sont encore les nôtres. Semence authentiquement chrétienne, quoi qu'en disent les religionnistes, aventureux par métier... »[10]. La Règle bénédictine, du reste, ne se réfère-t-elle pas à Cassien, à saint Basile et aux *Vitae Patrum* (ch. LXXIII) ? Aussi n'était-ce pas sans un certain regret que nous avions vu jadis l'excellente *Histoire de l'Ordre de Saint Benoît,* de dom Philibert Schmitz, en sept volumes, laisser de côté tout le passé monastique de l'Orient. « Personne ne s'étonnera, disait l'auteur, de ne pas y trouver, une fois de plus, l'histoire du monachisme primitif. Elle appartient à des spécialistes, c'est à eux que s'adressera le lecteur s'il lui plaît »[11]. Il est vrai que l'ouvrage ne faisait que reprendre, en les développant, des articles de dictionnaire, limités strictement à l'Occident[12]. L'argument de la surcharge, mis en avant, avait sa valeur, mais à cette époque il n'était pas rare — et il en a toujours été ainsi — de voir percer chez quelques historiens un certain dédain pour les formes de vie monastique qui ne portaient pas avec elles un goût prononcé de l'humanisme, oubliant, certes, qu'il y a un « humanisme eschatologique », dont les anciens moines ont été les plus fidèles témoins. Du reste, quelques années plus tard, dom Schmitz allait plus loin et appelait le vieux monachisme « un monachisme étranger à celui de saint Benoît »[13]. C'était là renier une parenté indiscutable, dont la Règle elle-même témoigne avec force

10. R. DRAGUET, *Les Pères des déserts,* Paris, 1949, p. VII.
11. D. Ph. SCHMITZ, *Histoire de l'Ordre de Saint-Benoît,* t. I, Maredsous, 1942, p. 10. Cf. *Irénikon,* 1943 (Questions sur l'Eglise), 49-58.
12. Notamment les articles *Bénédictins* et *Benoît de Nursie,* dans les tt. VII et VIII du *DHGE* (près de 120 colonnes en tout).
13. Dans le *Bulletin d'Histoire bénédictine,* publié en annexe de la *Rev. bén.,* VI, 1957, 3.

et respect. « L'histoire de l'Ordre bénédictin est trop glorieuse pour... », disait-il dès la première ligne de son grand ouvrage.

Or cet « humanisme eschatologique » — ainsi appelé par Berdjaev pour le distinguer de l'humanisme paganisant de la Renaissance — est à la base de tout monachisme : il n'est autre que la vision du Christ ressuscité, entraînant avec lui l'humanité tout entière, remontée par lui de son péché et transfigurée avec lui [14]. Si la sainteté charismatique correspondant à l'élan de cet humanisme a été identifiée en Orient avec la « sortie du monde » — ou mieux et beaucoup plus justement avec l'« entrée dans un autre monde » —, c'est vers cette qualité spirituelle que le peuple de Dieu a toujours été attiré dans les monastères. Et qui dira que l'affluence des foules qui se dirigent vers ces lieux depuis les origines pour s'élever au-dessus des contingences d'ici-bas n'est pas encore aujourd'hui dominée par cet attrait ? Nous ne devons pas les décevoir.

On aurait tort cependant de croire qu'on ait, à Maredsous, perdu le goût des sources premières. Nous n'en voudrions pour preuve que la publication, en 1969, des écrits monastiques de saint Basile de Césarée, traduits par dom Léon Lèbe [15]. Au reste, chaque fois que dans l'Ordre il avait fallu se réformer — et l'*humanum* qui s'y est si souvent mêlé a forcé de le faire au moins tous les deux siècles, sinon plus tôt, quand les sécularisations en ont laissé le temps —, c'est vers les fontaines qui ont surgi dans les anciens déserts qu'on s'est retourné pour s'abreuver d'eau pure, et sans doute en sera-t-il toujours ainsi lorsqu'un nouveau coup d'aile se fera désirer. Nous nous trouvons ici dans une de ces « lois de l'Histoire », auxquelles les marxistes eux-mêmes se sont si souvent reportés, et dont les données contre-balancent celles d'une prospective, si tentante aujourd'hui, mais qui, en l'occurrence, risque de n'être qu'une futurologie à faible degré de probabilité.

On a médit du cadre romantique des reconstructions religieuses du XIX[e] siècle, dont Maredsous, une des réussites les plus pures du néo-gothique, est un exemple [16]. Montalembert ne disait-il pas à dom Guéranger, l'ancêtre de Wolter : « Travaillez à refaire avec nous une miniature de notre cher moyen âge » [17] ? « Toute reconstruction ar-

14. On relira avec profit le remarquable article d'E. Fouilloux, *Une vision eschatologique du christianisme : Dieu Vivant (1945-1955)*, dans *Rev. d'Hist. de l'Eglise de France*, 1971, 47-72. Voir aussi B. Besret, *Incarnation et eschatologie*, Paris, 1964, où les deux termes représentatifs des deux tendances sont étudiés avec acribie.

15. Saint Basile, *Les Règles monastiques, Les Règles morales*, 2 vol., Maredsous, 1969.

16. Cf. D. de Grunne, dans *Esprit et Vie*, I, 1948, 23-33.

17. E. Sevrin, *Dom Guéranger et Lamennais*, Paris, 1933, p. 210. — Cf. notre *Histoire du mouvement liturgique*, Paris, 1945, p. 7.

chéologique, a écrit dom C. Butler, ou tout renouveau médiéval, toute culture consciente du côté esthétique et poétique de la vie monastique sont tout à fait en désaccord avec le sens robuste des réalités qui a de tout temps caractérisé les bénédictins noirs » [18]. Appréciation rude et qui a son poids : la difficulté d'adaptation du Maredsous d'aujourd'hui en est une preuve. « Miniature », cependant, qui était bien peu de chose à côté de la valeur spirituelle du cénobitisme authentique que les premières générations maredsoliennes s'étaient appliquées à faire revivre avec soin pour l'amour du Christ et de son évangile, en s'abouchant à la plus pure tradition. Pendant de nombreuses années, la lecture au repas du soir y avait été invariablement, comme dans les autres monastères beuroniens, les *Vitae Patrum* de l'ancien monachisme, dont saint Benoît lui-même avait recommandé l'étude.

Durant neuf lustres, l'Abbaye prospéra dans une atmosphère pacifique. En Belgique, pays où la guerre de 70 n'avait pas laissé d'amertume, les moins beuroniens, éprouvés eux-mêmes par le Kulturkampf de Bismarck, avaient trouvé un monastère tout neuf, bâti de fond en comble en moins de quatre années, dans une grandiose homogénéité de style, grâce à des bienfaiteurs insignes, et abritant une communauté qui ne connut jamais ni expulsion ni autres grandes épreuves, et où la vie d'assiduité à la prière et au travail ne fut jamais interrompue. Sans doute le cadre fut-il parfois jugé trop somptueux et peut-être l'était-il. Mais ceux qui y vivaient en ce temps-là avaient tôt fait de ne plus s'en apercevoir, et plus d'un candidat, attiré par son caractère imposant, dut être averti qu'il ne devait pas s'y appuyer. Celui qui s'y laissait prendre fuirait tôt ou tard devant le sérieux de la vie : *qui coepit aedificare et non potuit consummare*. Le prologue de la Règle rappelle qu'il faut fonder sa vie monastique non sur le sable mais sur le rocher du Christ, contre lequel « pluies, vents ou torrents peuvent se déchaîner sans que la maison ne s'écroule » (*Mt 7*, 25). Or les tempêtes surviennent dans la vie d'un moine. Aujourd'hui, hélas ! le poids des matériaux et l'obsession du néo-gothique sont devenus accablants. C'est là une grande partie du drame que le centenaire de Maredsous laisse apparaître. Mais c'est aussi le moment de se rappeler la grande admonition de l'évangile : « Rechercher le Royaume de Dieu avant tout », comme l'ont fait les fondateurs et les restaurateurs de la vie religieuse dans le passé.

La première guerre avait vu s'exiler de Maredsous en 1914 les frères convers allemands — une vingtaine —, ceux aux mains des-

18. D. C. Butler, *Le Monachisme bénédictin*, trad. C. Grolleau, Paris, 1924, p. 320.

quels une grande partie du fonctionnement matériel du monastère était confié. Epreuve très dure que cette absence — ils ne revinrent jamais et ne furent jamais tout à fait remplacés — de religieux exemplaires, qui avaient laissé parmi leurs confrères belges des témoignages dont les années d'après-guerre devaient encore beaucoup profiter. Il y avait presque partout dans les monastères, à cette époque, quelques frères convers qui étaient de véritables saints, attentifs à la purification du cœur, vivant dans une prière perpétuelle et dont les âmes, inondées de lumière, étaient remplies de vertu.

De plus, le monastère était situé loin de toute communication — à près de deux heures de marche à pied d'une gare — jusqu'au jour où une nouvelle ligne de chemin de fer fut détournée pour desservir la proximité de l'Abbaye. Le silence absolu qui régnait dans la région réapparut durant la première guerre, lorsque la ligne fut transportée au front par les Allemands. Il faut avoir connu cette époque pour apprécier ce que durent être les premières années de la vie maredsolienne. Une inscription apparaissait sur le mur de l'atrium dès que s'ouvrait la porte : *Cultus justitiae silentium.* Cette inscription aussi a disparu. Elle avait pourtant un sens et l'épaisseur des murs empêchait de vivre dans le bruit : exigence jugée indispensable au recueillement.

La vie liturgique, chez des disciples indirects de dom Guéranger, devait devenir, elle aussi, une école de spiritualité, et l'on sait tout le bien qui en est sorti. Elle avait également ses impératifs ascétiques. Durant longtemps le courage ne manqua pas aux frères, qui, pour psalmodier, devaient se lever tôt dans la nuit et se rendre dans une église immense, à peine chauffée l'hiver. Détail à rappeler : seul celui qui, revenant de voyage, avait dû marcher la veille au soir près de deux heures pour regagner le moutier, pouvait retarder quelque peu son lever.

La nécessité de comprendre la Règle, comme aussi de comprendre la liturgie qu'il fallait remettre en honneur, avait poussé les moines doués vers les études historiques et patristiques et, progressivement, vers la recherche des anciens textes souvent inédits. Autrefois les archives étaient conservées dans les monastères et l'invitation à y recourir avait fait des moines des paléographes. La même convenance n'existait sans doute plus depuis que les réserves étaient devenues la propriété des Etats. Mais un certain pli était pris dans la tradition bénédictine ; des voyages d'étude s'ensuivraient, qui amèneraient des publications. C'est ainsi que prospéra la *Revue bénédictine,* qui commença modestement comme *Messager des fidèles,* revue pastorale liturgique, mais devint au bout de quelques années, par la diligence des moines, un périodique savant qui en est à sa quatre-vingt-unième année. Elle fait contraste avec le caractère éphémère des revues

modernes qui changent de titre et se renouvellent avec une accélération croissante [19].

De fil en aiguille, non seulement la liturgie et l'histoire monastique soutinrent la *Revue bénédictine*, mais les sciences bibliques lui apportèrent aussi leur contribution, dans la mesure où des moines s'y spécialisaient. La magnifique Bible de Maredsous est une conséquence lointaine de ces travaux comme aussi la revue *Bible et Vie chrétienne*. C'est ainsi que, par la force des choses, par l'enrichissement de la bibliothèque et le labeur continu d'une vie consacrée à la recherche, les moines s'ouvrirent aux travaux littéraires importants et s'en nourrirent spirituellement, grâce aux écrits de leurs devanciers et de leurs ancêtres.

Un homme d'une énergie indomptable et qui croyait à la résurrection du passé, dom Gérard van Caloen, n'eut de cesse qu'il n'ait réalisé à Maredsous à peu près tout ce que les abbayes du moyen âge avaient produit au cours des temps. C'était ambitieux. Un peu trop peut-être, et l'on ne peut affirmer que la vie des moines n'en ait pas souffert. « Il vaut mieux, cependant, disait le second Abbé de Maredsous, dom Hildebrand de Hemptinne, futur primat de l'Ordre, que les moines aient trop à faire que trop peu ». La Règle proscrivait l'oisiveté : *otiositas inimica est animae* (ch. XLVIII). Mais dom van Caloen ne reculait devant rien, et finalement il y eut trop. C'est ainsi que, outre son pèlerinage à saint Benoît et ses revues, Maredsous eut son école abbatiale — titre qui reflétait le style et le prestige des anciennes seigneuries monastiques —, une ferme, un musée, une école d'art, des ateliers, sans compter aujourd'hui l'encombrement profane des denrées et l'affluence qu'elles attirent au « foyer-clairière » toujours en développement. Celui-ci, assure-t-on, est devenu indispensable à l'entretien matériel de l'Abbaye. Est-ce sans risque d'écraser le spirituel ?

La première guerre dispersa la jeunesse monastique par la mobilisation, et un repli en Irlande amena plus tard une reconstitution difficile. Mais c'était également l'époque où dom Marmion († 1922), le troisième Abbé, exerça par sa doctrine un rayonnement qui s'étendit bien au-delà des frontières et donna une vitalité nouvelle à l'Abbaye. Au cours du temps, plusieurs fondations avaient surgi : directement, le Mont-César à Louvain (1899), indirectement — sans être vraiment une fondation — Saint-André-lez-Bruges (1901). Dans la première, les études dues à la proximité de l'Université et le renouveau liturgique devaient absorber en grande partie l'activité des

19. Voir l'étude encore inédite de P. Hupez, S.J., *Le* Messager des fidèles, *la* Revue bénédictine *(1881-1899)* — issue d'un séminaire d'histoire, 1970-1971, de l'Université Catholique de Louvain.

moines. Dans la seconde, les Missions du Congo surtout, après celles du Brésil, et d'autres œuvres encore, vinrent ajouter à l'idéal monastique des compléments utiles à la vie de l'Eglise. Il reste vrai cependant que la vocation fondamentale de Maredsous s'était située en deçà de toutes ces activités : replanter en Belgique la vie bénédictine qui y était presque éteinte, et le faire sous une forme adaptée aux circonstances d'il y a cent ans, bien différentes, sans doute, de celles d'aujourd'hui. L'Abbaye y fut longtemps fidèle.

On a dit et redit ce que l'époque qui suivit dom Marmion, et notamment les années d'après la seconde guerre, apportèrent de nouveautés et de changements. Les guerres sont en grande partie les causes des transformations sociales, et leurs répercussions sur la vie religieuse sont considérables. A une fondation de Maredsous faite en Irlande sous le quatrième Abbé, dom Golenvaux, vint s'en ajouter une cinquième au Rwanda en 1958, sous le cinquième, dom Dayez, sans compter la petite et récente fondation de Quévy-le-Grand, dont l'idéal se rapproche, avec un certain renforcement d'austérité, du Maredsous d'il y a cent ans, le faste et le luxe en moins.

*
* *

Une autre étape fut Vatican II. Un *aggiornamento* postconciliaire un peu rapide, et dépassant de loin les réformes prévues par le Concile, a fait dire à beaucoup : « Maredsous est en crise ». On véhicule la question angoissée : « Que se passe-t-il à Maredsous ? » [20]. Faut-il recourir au Concile pour tout expliquer ? Il faut se poser la question autrement et rejoindre la contestation de la part de ceux qui ont voulu, suivant le mot du P. Congar se référant aux événements de mai 1968, que le Concile ait été « le mois de mai de l'Eglise » [21]. Quant à ceux qui ont eu l'occasion de vivre Vatican II au jour le jour et d'en méditer les thèmes à mesure qu'ils se discutaient, ils se sentent engagés à un certain scepticisme devant le brassage assez hétéroclite d'idées et de choses présenté par beaucoup d'institutions qui se réclament du Concile. L'Eglise — c'est-à-dire surtout l'ensemble des chrétiens — attend des moines que, tout en se renouvelant, ils restent fidèles à l'esprit de leur vocation propre. Comment faire, ici encore, pour ne point décevoir ? Les réunions organisées à Maredsous en l'année jubilaire s'efforceront sans doute d'élaborer une réponse originale. Espérons qu'elle sera adéquate ou dégagera du moins des principes valables de solution.

---

20. *Lettre de Maredsous*, n° 1, 1972, Editorial.
21. Y. CONGAR, *Le vrai sens historique*. Regards en arrière, dans *Esprit*, nov. 1971 (« Réinventer l'Eglise »), 623.

Il est symptomatique en tout cas que le premier colloque du centenaire sera consacré à « la prospective dans la vie religieuse » ; il réunira des sociologues, des théologiens, des représentants de plusieurs essais de vies religieuses renouvelées. Ce problème a déjà attiré l'attention de divers spécialistes qui se sont concertés. Un banquier, interrogé dans un débat — et il nous paraît utile de le citer —, avait répondu, après avoir exposé les garanties d'une prospective dans les sciences exactes :

> S'il est admis que la vie religieuse est d'essence surnaturelle, qu'elle a valeur d'éternité parce que, comme l'Evangile dont elle témoigne, elle traverse, immuable dans sa raison d'être, l'histoire du Salut, et qu'elle est tout entière livrée à l'infinie liberté de l'Esprit Saint, l'humble « fiat » devrait se substituer à toute prétention de prospective. Tout au plus peut-on essayer d'imaginer des « formes » de vie religieuse mieux adaptées au contexte socio-culturel du monde de demain, en admettant au départ que cette pseudo-prospective n'aura jamais qu'une valeur expérimentale. Mais l'Eglise est fatiguée des expériences...
>
> Il reste qu'il me paraît impossible de tracer d'une manière rigoureusement scientifique les lignes de force de la vie religieuse de demain, comme on pourrait le faire du marché de la télévision en couleur dans dix ans.
>
> On peut craindre par contre que certains ne cherchent à mettre leur prospective au service de leur propre réformisme. Cette tentative, à tout prendre, a quelque chose de puéril. S'il est vrai qu'en définitive c'est le jugement de l'Eglise, du Peuple de Dieu, qui exprime adéquatement la volonté de l'Esprit, plutôt que les spéculations des individus, c'est ce même Peuple guidé par l'Esprit qui tranchera le débat actuel au-delà de toute prospective. Il se rassemblera autour des Maisons ferventes, fera confiance aux congrégations qui lui apporteront le message qu'il a soif d'entendre et unira son espérance à celle des religieux qu'il reconnaîtra comme les vrais prophètes. Tôt ou tard le monde moderne demandera son chemin, avec angoisse, aux hommes du sacré, pas aux sociologues. Puisse la vie religieuse apporter encore à ce moment-là la réponse attendue !

*
* *

Nous avons parlé plus haut des « lois de l'histoire » et nous y revenons. Après chaque révolution, on se croit plus ou moins revenu à un nouvel « an Un », puis les faits se tassent et l'on reprend contact, parfois plus qu'il ne faudrait, avec la continuité fluente du passé. A une époque comme la nôtre, « où la vogue irait plutôt à une disqualification radicale de l'histoire, à une anti-histoire » [22], le monde s'échauffe. Il faut relire aujourd'hui, en ne les forçant point outre mesure, les quelques lignes que Paul Hazard, dans *La crise de la*

22. H. I. Marrou, *Théologie de l'histoire*, Paris, 1968, p. 17.

conscience européenne, a consacrées à la charnière des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles :

> Quel contraste ! Quel brusque passage ! La hiérarchie, la discipline, l'ordre que l'autorité se charge d'assurer, les dogmes qui règlent fermement la vie : voilà ce qu'aimaient les hommes du XVII^e^ siècle. Les contraintes, l'autorité, les dogmes, voilà ce que détestent les hommes du XVIII^e^ siècle et leurs successeurs immédiats. Les premiers sont chrétiens et les autres antichrétiens ; les premiers croient au droit divin et les autres au droit naturel ; les premiers vivent à l'aise dans une société qui se divise en classes inégales, les seconds ne rêvent qu'égalité. Certes, les fils chicanent volontiers les pères, s'imaginant qu'ils vont refaire un monde qui n'attendait qu'eux pour devenir meilleur ; mais les remous qui agitent les générations successives ne suffisent pas à expliquer un changement si rapide et si décisif. La majorité des Français pensaient comme Bossuet ; tout d'un coup les Français pensent comme Voltaire ; c'est une révolution [23].

La crise du XVIII^e^ siècle était peut-être plus restreinte que celle que nous vivons ; elle était au moins aussi grave. On pourrait penser ici à la « dialectique des contraires » : tantôt à gauche, tantôt à droite. Mais si ces phénomènes ont, dans l'Eglise, leur géologie sociale où cette dialectique joue comme ailleurs, dans la perspective de la foi il faut utiliser une autre comparaison que celle de la roue de la fortune : celle de l'ancre qui, attachée fermement au Royaume de Dieu par des fibres imperceptibles, permet à la corde un balancement où le va-et-vient des choses les plus étranges ne peut troubler la fidélité inébranlable de Dieu et de son Esprit qui retient tout.

Chaque fois que, dans l'Eglise, des restaurations ou des formes nouvelles de vie religieuse ont surgi, c'est, nous l'avons dit, dans les normes fondamentales de l'ancien monachisme qu'elles ont trouvé leurs chances de reprise. Ceci est vrai tout d'abord et en premier lieu du monachisme bénédictin lui-même. La réforme de saint Benoît d'Aniane, sous les carolingiens, était marquée par ce retour. Benoît d'Aniane, « partisan résolu des observances rigides du monachisme oriental » [24], eut le tort cependant de vouloir uniformiser tous les monastères et même de surcharger d'observances moins discrètes la Règle de saint Benoît, qui se trouva mise en péril. A ce point de vue, le mouvement échoua. Mais il reste de la démarche de Benoît d'Aniane deux œuvres très importantes : la *Concordia* et le *Codex Regularum,* qui, dans la tradition bénédictine postérieure, ont servi à l'étude des règles anciennes sur lesquelles saint Benoît s'était appuyé.

Saint Antoine était tenu au Mont Cassin en haute vénération. Lorsque le grand moine grec Nil-le-Jeune, fondateur de Grottaferrata († 1006), fuyant avec ses disciples les Sarrasins de la Calabre

---

23. P. Hazard, *La crise de la conscience européenne,* Paris, 1935, t. I, p. I.
24. Ph. Schmitz, *DHGE,* VII, 1075.

encore byzantine, était monté vers la Campanie, il y fut reçu avec honneur par l'Abbé Aligerne. La *Vita* de Nil raconte comment toute la communauté descendit au pied de la montagne pour l'accueillir. « Il semblait aux moines, écrit le biographe, que ce fût le grand Antoine d'Alexandrie qui était présent, ou même le grand Benoît, leur divin législateur et maître, ressuscité d'entre les morts » [25]. Durant plusieurs années les moines grecs demeurèrent dans une dépendance du Mont Cassin, ayant avec les cassiniens, du temps de l'Abbé Aligerne, les meilleures relations [26].

Cluny, au début, se rattache aux normes de Benoît d'Aniane, c'est-à-dire « aux règles de S. Basile et de S. Pachôme » [27]. D'autre part, l'érémitisme toscan des camaldules renforcerait cet idéal rigoureux, mettant une seconde fois en question la Règle bénédictine elle-même [28]. Celle-ci, du reste, reprendrait bientôt son efficience. Mais les premiers cisterciens, tout en y retournant, recommanderaient à leurs disciples les exemples des saints Antoine, Macaire et Pachôme, et leur souhaiteraient d'« entrer en contact avec l'*Orientale lumen* et l'antique ferveur de la vie religieuse d'Egypte » [29]. Les chanoines de Saint-Augustin auraient, quant à eux, à se reporter à la vie du grand docteur d'Hippone, dont la vocation était liée, elle aussi, à celle de saint Antoine [30].

Nous ne pouvons relever ici tout ce qui, chez les chartreux [31] et même chez les carmes, s'apparenterait à la vie des déserts et des solitudes primitives, bien que la spiritualité des uns et des autres ait eu ses caractères propres. Contentons-nous de rappeler cependant,

---

25. G. GIOVANELLI, *S. Nilo di Rossano, fondatore di Grottaferrata,* Grottaferrata, 1966, p. 90.

26. Sous le successeur d'Aligerne, Manso, prélat mondain et peu scrupuleux, la vie monastique périclita au Mont Cassin, ce qui amena de la part de Nil des reproches amers alors que le prélat était à table avec des musiciens. « Quittons cette maison, mes frères, dit-il, car la colère de Dieu ne tardera pas à tomber sur ceux qui l'habitent. » Manso périt de fait très misérablement (Ph. SCHMITZ, *Le Mont Cassin et son histoire,* dans *Rev. lit. et monast.,* 1929, [295]; cf. G. GIOVANELLI, *op. cit.,* pp. 102 et 204). Si le Mont Cassin se releva bientôt, ce fut grâce à l'abbé Jean de Bénévent, qui vint ensuite et qui, durant la mauvaise période, s'était réfugié au Mont Athos, où il fut le disciple de saint Athanase l'Athonite (cf. notre article *L'ancien monastère bénédictin au Mont Athos,* dans *Rev. lit. et monast., loc. cit.,* [252-257], et A. PERTUSI, *Monasteri et monaci italiani all'Athos,* dans *Le Millénaire du Mont Athos,* Chevetogne, 1963, t. I, p. 223).

27. Ph. SCHMITZ, art. *Benoît d'Aniane,* dans *DHGE,* VIII, 117.

28. S. HILPISCH, *Geschichte des benediktinischen Mönchtums,* Fribourg, 1929, pp. 155 s. et 161.

29. J. LECLERCQ, *L'amour des Lettres et le désir de Dieu,* Paris, 1957, p. 88.

30. Saint AUGUSTIN, *Confessions,* VIII, §§ 14-15.

31. Le chartreux Guillaume d'Ivrée († c. 1320) note parmi les sources spirituelles de son Ordre, outre la Règle de saint Benoît et saint Jérôme, les Conférences de Cassien, les *Vitae Patrum,* etc. Cf. Y. GOURDEL, dans *Dict. Spir.,* II, 715.

pour la tradition carmélitaine postérieure, que sainte Thérèse d'Avila « faisait ses délices de la lecture des Pères des déserts » [32].

La même chose allait se produire dans les Ordres nouveaux, qui, lorsqu'ils se créèrent ou se réformèrent, iraient vers les mêmes sources. « Les premiers franciscains, a-t-on dit, révèlent des voies de l'oraison et une pratique de la prière qui situent d'emblée le franciscanisme naissant dans la grande tradition spirituelle très près des Pères orientaux » [33], et saint Bonaventure cite de nombreuses fois les *Vitae Patrum* dans ses opuscules [34]. Saint Thomas d'Aquin se faisait lire tous les jours quelques passages des Conférences de Cassien, et le Bienheureux Henri Suso « fit peindre dans sa chapelle quelques figures des Pères du Désert et écrire plusieurs de leurs sentences ou apophtegmes pour les avoir toujours sous les yeux » [35].

Quelques siècles plus tard, parmi les disciples d'Ignace de Loyola, se retrouverait un intérêt très grand pour cette vieille littérature et leurs principaux auteurs, qui sont les *Auctoritates* par excellence. On peut tout d'abord penser à Rodriguez, qui prenait ses exemples dans les *Vitae* du P. Surius, ce chartreux ami de Pierre Canisius, chez qui les écrits des Pères des déserts occupaient la première place. Le traité *De la perfection chrétienne* de Rodriguez est tout rempli d'exemples empruntés au vieux monachisme, comme à l'*Histoire lausiaque* de Pallade, à Cassien, au *Pré spirituel* de Jean Moschus, etc. L'on pourrait, du reste, trouver dans les premiers auteurs de la Compagnie de Jésus des exemples plus caractéristiques encore. L'édition des *Vitae Patrum* de Rosweyde en est peut-être le meilleur témoignage [36].

Comme l'écrivait le P. Hausherr il y a quelques années, « chaque fois qu'il y a un renouveau spirituel, les Pères des déserts reprennent de l'actualité soit comme effet, soit comme cause ou plutôt l'un et l'autre ». Sans doute ce phénomène a pris chaque fois aussi un revêtement nouveau en raison des époques, mais il faut voir en lui une réaction de la « foi de l'Eglise », qui vient remettre en bonne place ce que les écarts de nos crédulités passagères auraient pu provoquer.

Le titre de l'article du P. Hausherr qui vient d'être cité est révélateur : *Pour comprendre l'Orient chrétien, La primauté du Spirituel* [37]. Est-ce à dire que l'Occident est moins spirituel et que son monachisme l'est moins aussi ? Question mal posée, qui ne tient pas compte

32. R. DRAGUET, *op. cit.*, p. XXXIX.
33. Conférence ronéotypée du P. POL DE LÉON ROLLAND, O.F.M.
34. Notamment dans son *Epistola de imitatione Christi* (op. 22), éd. Quaracchi, VIII, p. 500.
35. B. LAVAUD, *Antoine le Grand, Père des Moines*, Fribourg, 1943, p. XXXIV.
36. Cf. J. LECLERCQ, *Aspects du monachisme hier et aujourd'hui*, Paris, 1968, pp. 309-321, « Saint Ignace à Montserrat ».
37. Dans *Orientalia christiana periodica*, 1967, 359.

de l'élément historique de la vocation de l'un et de l'autre. En effet, le degré de proximité chronologique et locale avec les sources du christianisme ont donné au premier de conserver le dépôt presque sans alliage, et au second la nécessité d'évangéliser et de civiliser en se répandant dans notre Occident nordique, sans vouloir jamais pour autant abandonner les aspirations de sa ligne première [38].

Mais « l'idéal de la *Vita Antonii*, a écrit un des meilleurs historiens de l'ancien monachisme, — c'est-à-dire l'idéal du désert — est resté inchangé à travers les siècles dans l'Eglise grecque comme idéal du vrai moine » [39]. Tout au plus peut-on noter en celle-ci un progrès dans l'intériorisation qui, partant d'Evagre et des Cappadociens, en arriverait à la restauration progressive dans l'âme chrétienne de l'image de Dieu ternie par le péché. On sait que cette donnée anthropologique, beaucoup plus riche que la définition de l'homme à partir de l'animalité, a été restaurée par le schéma XIII de Vatican II [40]. Mais y a-t-on prêté l'attention voulue, et ne s'est-on pas trop avidement tourné vers les données sociologiques de la Constitution pastorale ? « Creuse à l'intérieur, disait Marc-Aurèle, c'est à l'intérieur qu'est la source de tout bien et elle peut jaillir sans cesse si tu creuses toujours » [41]. Sentence qui sent peut-être le stoïcisme mais qui, à la lumière de l'Evangile, rejoint plus sûrement la grande espérance du salut que l'actuelle psychologie des profondeurs, de plus en plus axée sur l'élément périssable et corruptible du composé humain, et dont l'obsession engendre si facilement aujourd'hui des écarts lamentables.

La vie monastique orientale subit aujourd'hui, elle aussi, sa crise [42]. C'est pour y parer qu'un témoignage magnifique a été donné récemment en un congrès de moniales orthodoxes réunies près d'Athènes [43],

---

38. La littérature spirituelle contemporaine connaît, dans les rangs du monachisme occidental, un beau retour aux écrits des Pères ascétiques. Signalons, outre un certain nombre de volumes de *Sources chrétiennes*, les *Sentences des Pères des Déserts*, les *Maîtres spirituels au désert de Gaza*, le *Recueil ascétique de l'abbé Isaïe*, rassemblés et présentés par D. L. REGNAULT, édités à Solesmes et en partie dans la collection *Spiritualité orientale* des moines de Bellefontaine ; l'ouvrage de C. BAMBERG, *Was Menschsein kostet*, Stuttgart, 1971 ; A. LOUF, *Heer, leer ons bidden*, Tielt, 1971 ; et le *Bulletin de spiritualité monastique*, dans les *Collectanea cisterciensia*.

39. K. HEUSSI, *Über das griechische Mönchtum*, dans *Gesammelte Aufsätze*, II, p. 272.

40. *L'Eglise dans le monde de ce temps*, ch. I, § 3.

41. Ἔνδον σκάπτε, ἔνδον ἡ πηγὴ τοῦ ἀγαθοῦ, καὶ ἀεὶ ἀναβλύειν δυναμένη, ἐὰν ἀεὶ σκάπτῃς : *Pensées*, éd. Budé, pp. 7-8.

42. Cf. *Irénikon*, 1971, 265 s.; 424 s.; 1972, 51 s. et l'Editorial du même fascicule (1er de 1972), 5-6, où des impressions facilement unilatérales sont rectifiées au profit de la valeur de ce monachisme, malgré ses déficiences.

43. Cf. *Irénikon*, 1971, 543. C'est l'occasion de noter ici qu'un congrès réservé aux moniales, sur l'exégèse des textes monastiques anciens, aura lieu à Maredsous, durant les fêtes du centenaire, du 31 juillet au 7 août 1972.

lequel a adressé au monde monastique ces paroles pleines de foi et de vigueur, qui peuvent être citées ici bien à propos :

> Le monachisme orthodoxe ne consiste pas simplement dans l'accomplissement de devoirs moraux et des rites — tout cela n'est que des degrés préliminaires — mais dans la vie en Christ, en tâchant de suivre l'exemple du Crucifié. Seul le Christ vivant justifie l'état monastique, faisant de lui quelque chose d'authentique et de dynamique, le montrant comme un signe de Dieu dans le monde.
>
> En revanche, les trois vœux monastiques ne trouvent leur vraie signification et leur plénitude qu'en Christ. La victoire sur la chair (la chasteté), l'égoïsme (l'obéissance) et la possession (la pauvreté), ces trois miracles, ne se réalisent qu'en Christ, ne trouvent leur justification qu'en Lui. C'est uniquement dans l'ambiance de Sa grâce, sous le souffle de Son amour et avec la force de l'Esprit, le Paraclet, que ces trois vœux monastiques peuvent devenir actifs. Alors seulement pouvons-nous nous libérer des germes insidieux de la stérilité, du formalisme et de l'extériorisation et de la routine, toutes choses qui menacent dangereusement le cœur du monachisme en tout âge. Alors seulement le monachisme devient capable d'un témoignage puissant dans le monde contemporain. Il est impératif et urgent que le monachisme donne aujourd'hui un témoignage bouleversant au monde ébranlé et croulant. Il est indispensable que le monachisme dise la grande vérité par sa vie et son silence. Il n'a pas besoin de faire des sermons. Sa vie quotidienne doit être le sermon le plus puissant. La vraie vie cénobitique est la meilleure chaire, l'enseignement moral et social incarné, l'exemple d'une vie meilleure, le modèle d'un régime nouveau. C'est ainsi qu'il peut devenir les prémices de la nouvelle création, un avant-goût du ciel, le chantier du royaume des cieux.
>
> Le moine devient capable de donner ce témoignage à notre époque redoutable, quand son amour s'avère aussi puissant que la mort, quand il vit l'amour surnaturel en Christ, quand sa vie est un cantique des cantiques, un amour divin, un sacrifice pour l'Agneau, un vrai holocauste, quand son dévouement et son offrande perpétuels sont une crucifixion avec l'Epoux céleste, une mort continuelle et une vraie vie en Lui. Et il faut que ce soit ainsi de nos jours, coûte que coûte [44].

*
* *

Il faut mettre un terme à ces lignes. Les fêtes du centenaire de Maredsous s'étendront sur sept mois, en quatorze visites, rencontres et accueils variés. Deux colloques : un colloque de prospective en juin, un colloque historique en octobre. Le dimanche 15 octobre, la clôture se fera en l'anniversaire de l'inauguration de l'office divin à Maredsous en 1872. Mais toutes ces manifestations, relativement discrètes, sont illustrées par un ouvrage important qui vient de paraî-

44. Cette déclaration a été diffusée en anglais et répandue dans tous les pays par le Saint-Synode de l'Eglise de Grèce (Comité permanent pour le progrès de la vie monastique).

tre : *Moines d'aujourd'hui, Une expérience de réforme institutionnelle,* par Olivier du Roy, abbé de Maredsous. On y trouvera affirmée la nécessité de choisir entre deux options : « Ou s'enliser dans l'anachronisme (...) ou devenir prophétique (...) Expérience menée lucidement avec toutes les ressources des sciences humaines, de la théologie et de l'exégèse, des textes anciens (...), expérience à niveau radical qui dépasse celui d'un monastère (...), qui pourrait valoir pour bien des situations de l'Eglise d'aujourd'hui (...), modèle proposé d'une analyse institutionnelle pour d'autres situations de l'Eglise (...) enfin, critique de l'expérience religieuse à la lumière de la foi (...), portant l'interrogation en un point central de la crise actuelle du christianisme » : autant de phrases extraites du prospectus annonçant cet ouvrage.

En la fête de saint Benoît, 21 mars 1972.

B - 5395 - Chevetogne Olivier ROUSSEAU, O.S.B.
Monastère

P.S. — Cet article était terminé depuis quelques jours lorsque nous avons eu l'occasion de visiter l'exposition permanente du centenaire : « Maredsous change », et de voir le film qu'on y montre. La gêne que beaucoup de visiteurs ont ressentie en cette visite — et qui ne saurait nous étonner, en raison de quelques présentations d'un goût discutable — viendrait-elle d'un certain oubli de la parole de l'Apôtre aux Colossiens (*1,* 3-4) : « Cherchez les choses d'enhaut, non celles qui sont sur la terre » ? — Le transfert, savamment étudié et réellement ingénieux, de la communauté monastique sur plusieurs ASBL avec environnement d'une cité séculière, comme les prospectus de l'exposition le manifestent, crée en ce moment une psychose de sécularisme qui justifierait quelque inquiétude[45]. Il n'est toutefois pas défendu de ne voir là qu'un lever de rideau, bientôt éclipsé par ce qui suivra, et d'escompter que les réflexions sur la vie monastique occasionnées par ce centenaire aboutiront à une revision de vie dans le sens de la Parole apostolique et de l'authentique tradition.

Quant à l'ouvrage du P. du Roy, dont nous avons pu prendre connaissance, il révèle, en horizontale, une construction sociologique passionnante, voire capiteuse, bien que de-ci de-là percent, sous des traits de génie, des pointes d'utopie qui paraissent voulues. La verticale, d'autre part, nous a paru moins rassurante et peu claire. Est-ce en jetant les moines dehors que l'on va renouveler leur vocation ? *Magnos passus,* peut-être, mais *extra viam.* Nous ne voulons pas en dire plus ici.

45. Sur ces orientations, voir *La Cité,* 23 et 29 mars, 1-3 avril 1972 ; *Confluent* (Namur), 5 mars 1972 ; *La Relève,* 8 avril 1972, et surtout l'ouvrage du P. du Roy, déjà cité (Paris, Epi, 1972).